

# Marcel Dorigny, un travail d'histoire pour faire mémoire

Eminent spécialiste du XVIIIe siècle, des Lumières et de la Révolution française, il a beaucoup œuvré pour l'histoire de l'esclavage et des abolitions. Il est mort le 22 septembre, Dominique Taffin Directrice de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage et Christiane Taubira lui rendent hommage.



En 2006 à Paris, Marcel Dorigny historien et maître de conférences à Paris-VIII. (IBO. SIPA)

Passeur infatigable, généreux, toujours sur le terrain, entre l'académie et le grand public, et même entre des personnes ayant des visions différentes de la mémoire de l'esclavage, avec ton allure si reconnaissable, ta calvitie échevelée, ta veste grise, ton enthousiasme à te lancer dans mille projets, consolidé par cette assurance de l'expérience et une conviction jamais agressive, tu arrivais à susciter l'intérêt des jeunes de la Courneuve ou de Massy, et tu étais de tous les combats pour que dans l'espace public se voie l'histoire de l'esclavage, pour que ne s'oublie pas que Napoléon Bonaparte a rétabli l'esclavage...

A Paris, ta maison était l'épicentre d'un réseau de relations transatlantiques, dont l'axe le plus fort était bien sûr celui qui reliait Haïti à la France. Et la table que ton épouse Marie-Odile et toi ouvriez régulièrement, à l'occasion du passage de l'un ou de l'autre dans la capitale, était une occasion de rencontres ou de retrouvailles. Le rite des bouteilles de rhum de toutes origines, que tu sortais à la fin du repas, en prenant soin d'associer chacune à la personne qui l'avait apportée, était finalement, outre le plaisir de cette dernière dégustation avant de se séparer, une manière de faire mémoire de la convivialité que vous créez, Marie-Odile et toi. De tout cela, je te suis reconnaissante.

L'autre jour, au téléphone avec un ami commun, nous nous souvenions que c'est en octobre 1990, à la Réunion, que s'est forgée une camaraderie amicale de plus de 30 ans, faite de confiance : une familiarité libre qui a fait que même sans nous voir, nous ne nous sommes jamais vraiment éloignés. A cette époque de bicentenaire de la Révolution française (1989), il n'y a guère de place dans l'institution académique pour des approches multiples sur la question coloniale, qui sont donc souvent le fait de chercheurs indépendants, je pense par exemple à Françoise Thésée, ou bien qui s'expatrient, comme ma consœur Anne Pérotin-Dumon. Aux Antilles, à la Réunion, en Haïti, il y a bien une historiographie de cette colonisation, dont l'esclavage est le socle, mais elle est clairement marginalisée et hors du champ de l'historiographie française.

La façon dont les idéaux humanistes de la Révolution percutent le système colonial, est à la fois si explosive mais aussi si complexe, qu'il faut les travaux d'une grande précision que vous menez, toi et le groupe autour d'Yves Bénot, avec Francis Arzalier, Jean-Claude Halpern, Bernard Gainot..., pour donner cette nouvelle lumière sur ce moment clé de l'histoire (coloniale) française. Je suis alors en « campagne de route » le groupe de recherche sur la colonisation européenne, ancêtre de l'Association pour l'étude de la colonisation européenne (Apece). Vous renouvez l'histoire de l'abolitionnisme, en soulignant les tenants et aboutissants paradoxaux, comme le montre le projet de la « colonisation nouvelle » de la première partie du XIXe siècle. Ces travaux aident à faire émerger une compréhension « atlantique » et vraiment mondiale de la portée des Droits de l'homme, à rebours du discours hérité d'une IIIe République colonialiste : la fin de l'esclavage fut un combat, et non un donné de la

République, fruit de la révolution de Saint-Domingue, d'acteurs dans les colonies et non simplement de penseurs parisiens imprégnés de l'esprit des Lumières.

Trente ans plus tard, je crois important de saisir ce qui, en dehors de ton érudition, est à mon sens majeur dans ce que tu as accompli avec ce groupe engagé : pour faire court, faire un travail d'histoire pour faire mémoire, à rebours des esprits chagrins qui persistent à opposer l'une à l'autre.

Siégeant dans le premier Comité pour la mémoire de l'esclavage (2004-2009), avec Maryse Condé, en publiant tant d'ouvrages personnels ou collectifs, comme *Atlas des esclavages* (avec Bernard Gainot et Fabrice Le Goff), tu t'es engagé à faire advenir un «récit national» renouvelé de fond en comble par une histoire de l'esclavage colonial riche de toutes ses facettes, y compris les luttes des esclaves et les dynamiques politiques locales ; un récit qui met au placard le vieux discours hérité de l'époque coloniale sur l'abolition et l'abolitionnisme, sans pour autant vouer aux gémonies les Grégoire, Condorcet, Schœlcher...

Mais surtout, je voudrais dire que tous ces apports de chercheur ne sont jamais solitaires, mais partie prenante d'actions collectives et de mise en réseau, où l'amical est toujours là : en organisant une série de colloques entre les années 1990 et 2000, en développant et animant un réseau dans lequel se rencontraient des chercheurs, écrivains, responsables associatifs, professionnels du patrimoine, comédiens et artistes, par-delà l'Atlantique, et particulièrement avec Haïti où tu as noué des amitiés durables.

Enfin, je voudrais finir en disant la gratitude que j'ai, avec toute l'équipe de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, pour ton appui et ton concours précieux à beaucoup de nos initiatives, pour ta participation active à notre conseil scientifique. Tant de livres, tant d'idées, tant de textes mis à disposition spontanément, tant de mises en relation... A travers nos conversations à bâtons rompus, j'appréhendais mieux, moi qui avais surtout une compréhension vue des Antilles, les arcanes et enjeux tels qu'ils s'étaient déployés ici jusqu'à aujourd'hui. Combien de fois au téléphone (Covid-19 oblige), j'étais partagée entre la nécessité de traiter l'objet de notre échange, et la curiosité de tirer les fils de ton impeccable mémoire des 30 dernières années de débats sur l'histoire et la mémoire de l'esclavage : affable, et qui le nierait, bavard, tu me disais : «*Bon, ça ne sera pas long !*» tu rebondissais sur des anecdotes, je te relançais, curieuse, tout en regardant l'heure... Combien de fois je me suis dit qu'on se poserait bien un jour pour que je consigne tous ces souvenirs !

Je réalise que c'est aussi une mémoire de la mémoire de l'esclavage que nous perdons si brutalement.

## **Christiane Taubira, garde des Sceaux, ministre de la Justice (2012-2016), Membre honoraire du Parlement**

Il était de celles-ci et ceux-là. Qui, avec une passion sans tapage, consacrent des années à rassembler du matériau pour comprendre. Lui : la Révolution française, ses ambiguïtés, ses non-dits, ses sursauts. Et comment les révoltes d'esclaves l'ont amenée à se grandir. Il avait choisi son angle, son ton, sa température. Erudit, disponible, sociable, l'air faussement impassible, il conservait des enthousiasmes de jeune homme, prêt à papillonner aux nouveautés. Deux jours plus tôt, il me parlait avec ce plaisir étrange qui brillait dans ses yeux sans frémir ni dans sa voix ni dans ses gestes, d'une «très belle expo» à la Rochelle.

Puis, il est parti...